

Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 16 (1928)

Heft: 297

Artikel: Une enquête

Autor: Delachaux, V.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-259559>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Etre membre d'un club de ce genre : c'est le bonheur auquel aspirent la plupart des femmes de ce pays. Cela leur donne non seulement le privilège de se servir du bâtiment, d'y venir s'y reposer ou lire entre deux courses en ville, d'y donner rendez-vous à une amie, ou d'y amener leurs invités pour une partie de bridge ou pour une soirée dansante, d'assister enfin aux conférences, concerts et cours organisés par le club, mais encore cela leur donne un certain état social. La finance d'entrée et les souscriptions annuelles de quelques-uns de ces clubs sont fort élevées, ce qui les rend éliminatoires pour certains budgets ; de plus, ne peut entrer qui veut. (A ce propos, il est amusant de constater que les préjugés de classes qui, comparés à ceux d'Europe, sont pour ainsi dire inexistantes ici dans l'Ouest des Etats-Unis, se retrouvent malgré tout, mais sous une autre forme !) Malgré cela, la liste des candidates à la qualité de membres est toujours longue. D'où il faut conclure que les avantages que vous procurent ces clubs sont immenses...

Mais, à tout prendre, il serait faux de ne vouloir jauger ces clubs que par leurs avantages matériels et mondains. A qui les juge de plus haut, ils présentent un intérêt plus profond et révèlent leur véritable valeur : le rôle qu'ils jouent dans le développement et la propagation des aspects supérieurs de la civilisation aux Etats-Unis ne saurait être sousestimé. La femme américaine est étonnamment consciente dans ce domaine de ses devoirs et de ses responsabilités. Il y a lieu de mentionner à ce sujet la campagne menée en 1925 par le Club des Femmes de l'Ouest contre les narcotiques, ou l'intérêt qu'il prend à la question des tribunaux pour mineurs. On pourrait citer bien d'autres exemples encore. Mais je n'en veux aujourd'hui de meilleure preuve que l'admirable devise de la Fédération des Clubs de Femmes de la Ville et du Comté de San Francisco, devise qui à elle seule est tout un programme : *orgueil civique, coopération, progrès.*

Jacqueline de LA HARPE.

Une enquête

La *Revue suisse d'hygiène* a publié, dans un de ses derniers numéros, la très intéressante enquête menée à Genève par M^{lle} Germaine Thurig sur les conditions de vie des enfants qui travaillent pour un salaire après les heures d'école. La lecture des

naturellement, soulève le coin du linge. Exclamations, auxquelles se joignent les voix des religieuses revenues de l'office. Dans la corbeille, un beau poupon dort paisiblement. Un billet dit que cette petite fille est née d'une mère indigne qui ne sait même pas qui en est le père... Que les religieuses veuillent bien accueillir l'enfant et l'élever loin du mal. « Si elle reste avec moi, écrit la mère, ma fille deviendra ce que je suis moi-même. »

Grand conciliabule des saintes femmes. Seule, la voix discordante de la mère-vicaire parle de rejeter dans la rue l'enfant du péché. Les novices, que nul ne consulte, tremblent d'une attente éperdue. Joie de tout le couvent quand la supérieure accepte la garde du bébé, et quand le vieux docteur, appelé pour soigner une religieuse malade, offre à l'enfant sans nom un des patronymiques dont il est abondamment pourvu, ainsi qu'il sied à un Espagnol de bonne souche.

Sœur Jeanne de la Croix, laissée seule auprès du poupon, avec l'injonction de suivre à distance les vêpres auxquelles la cloche appelle les dominicaines, s'agenouille devant le berceau rustique et s'efforce de prier sans distractions. Mais les yeux qu'elle lève au ciel sont attirés par le petit enfant. Mais les mains jointes pour la prière se séparent et l'étreignent. Mais aux paroles d'adoration mystique succèdent les mots caressants d'une âme puérilement maternelle.

Assourdis par l'éloignement, résonnent les chants des religieuses. Dans sa cage, le canari change de bâton et siffle gaiement. Le cœur débordant d'amour, la petite nonne assure au poupon qu'elle sera pour lui la meilleure des mères.

* * *

Dix-huit ans après. Dans la grande salle du couvent, qu'une grille sépare du parloir où ont accès les personnes étrangères, nous retrouvons la Supérieure un peu cassée, mais toujours gaie, les révérendes mères vieilles, mais sereines, la mère-vicaire un peu moins acerbe, et les remuantes novices devenues de dignes religieuses.

résultats de cette enquête est émouvante, car derrière les chiffres, se devinent de petits visages pâlots et de jeunes corps fatigués. Et aussi la misère de ces intérieurs, où le mince salaire des enfants est tout à fait nécessaire.

L'enquête de M^{lle} Thurig porte sur les 201 enfants des écoles primaires genevoises (150 garçons et 51 fillettes), qui travaillent pour un salaire après leurs heures d'école. Sur 162 enfants, 33 sont orphelins de père, 6 ont des parents divorcés, 2 ont un père qui ne subvient plus aux besoins de la famille, 1 a été abandonné par son père, 1 est enfant illégitime, et 119 ont père et mère. Le 29,5 % des pères de ces enfants qui travaillent n'ont pas de profession proprement dite.

Les magasins où ces enfants sont employés sont surtout des magasins d'alimentation, de mode et de vêtements, puis viennent les couturières et repasseuses. On s'étonnerait de ne voir mentionnés que quatre vendeurs de journaux, si l'on n'apprenait, ou qu'ils sont employés par des tiers, ou que leurs parents sont inscrits comme vendeurs, les administrations n'engageant pas des enfants directement.

Sur ces 201 réponses, on peut indiquer comme cause du travail de la bonne moitié des enfants, la misère du ménage. En outre, il est des parents qui n'ont pas absolument besoin du gain des mioches, mais qui exigent qu'ils travaillent, parce qu'eux, à cet âge, travaillaient déjà. D'autres emploient le gain des enfants à mettre un peu d'huile dans les rouages, à payer de meilleurs vêtements, de meilleurs repas, etc. Un seul petit Genevois travaille entre ses heures d'école pour son bénéfice particulier, pour s'acheter une bicyclette.

Les chiffres établis par l'enquête de M^{lle} Thurig quant à la durée du travail par semaine donnent à réfléchir sérieusement. Les garçons travaillent en moyenne plus que les filles, car ils sont occupés (en moyenne) 21 heures 21 minutes par semaine, les filles 19 heures 42 minutes. Voilà donc des enfants dont quelques-uns pourraient revendiquer la semaine de quarante-huit heures, puisqu'il leur arrive de travailler (heures d'école comprises) cinquante-cinq heures et même plus.

Une première conséquence fâcheuse de ce triste état de choses, c'est que l'enfant rentre parfois assez tard chez ses parents, étant chargé après sept heures du soir de commissions trop lointaines ou de corvées supplémentaires. Pour les mères, ces rentrées tardives des petits sont angoissantes. Il est, en outre, des enfants qui travaillent le dimanche à porter le lait. Quant à la répercussion sur la santé des écoliers employés en dehors de leurs heures de classe, il est évident que les journées de travail trop longues risquent de leur faire du mal ; on peut citer trois cas d'enfants qui travaillent dont la santé est très précaire. Dans beaucoup de cas, les enfants n'ont pas le

ses. Toutes s'affairent à de délicats travaux qu'il s'agit de terminer au plus vite. Au milieu d'elles, une grande malle de voyage où se dépose, pièce après pièce, un trousseau virginal.

Un rire frais éclate au loin, puis se rapproche, alternant avec les roulades d'une joyeuse chanson. Et l'enfant choyée des religieuses fait son apparition, vêtue d'une petite robe bleue de coupe quasinonastique, mais qui ne cèle rien de sa grâce souple, et les cheveux simplement noués et piqués de trois fleurettes roses. Le coffre de voyage, et la jolie lingerie, et les robes aimables, c'est pour elle qui se marie demain et quittera le couvent ce soir encore. Le bon parrain-docteur a fait se rencontrer la jeune fille et un brave garçon. On s'est aimé. On va partir tous deux pour les Amériques, où attendent des terres à cultiver.

La révérende mère-supérieure a voulu voir de ses yeux celui auquel elle remet la garde de l'enfant adoptive. Voici le fiancé derrière la grille. Il ne distingue rien de la salle et des dominicaines, car on a fait l'obscurité. Des voix graves, implorantes, infiniment touchantes, l'adjurent de veiller sur l'âme jeune et croyante qui lui est confiée. La petite fiancée élève parfois sa voix riieuse, dont le cristal se fêle à l'idée de la séparation si proche.

On ne peut imaginer scène plus émouvante que les dernières paroles qu'échangent la mère Jeanne de la Croix et l'enfant qu'elle a tant aimée. Les conseils que la dominicaine donne à la petite fiancée font penser qu'il n'est pas absolument nécessaire de vivre dans le monde pour le connaître assez bien...

L'étrange duo du jeune homme et des religieuses prend fin. L'harmonie troublante de la voix mâle, ardente et frémissante, alternant avec les accents mesurés et lents des religieuses et les cris d'adieu de la jeune fille grisée d'amour et de liberté prochaine, fait place aux sanglots des adieux. Le docteur devenu vieux, si vieux que les religieuses ne songent même plus à abaisser leur voile en sa présence, entraîne l'enfant éperdue. Quand elle a disparu, et quand l'huis de la chapelle s'est refermé sur les religieuses, la mère Marcelle regarde encore la porte qu'a franchie la fiancée, la porte

temps de prendre tranquillement leur repas de midi, ayant été occupés à leur besogne rétribuée jusqu'à midi et demi, par exemple, et devant entrer à l'école à une heure et demie. Les écoliers arrivent fatigués en classe et s'y reposent de leurs travaux supplémentaires; ils ne peuvent pas suivre les leçons. n'ayant plus la force de faire cet effort, et, en outre, les devoirs faits à la maison sont bâclés, parce que les pauvres petits tombent de sommeil. La plupart de ces enfants ne savent plus ce que c'est que la vie de famille, l'influence des parents sur leur éducation est ainsi grandement diminuée.

D'autre part, le travail des enfants se faisant, pour le plus grand nombre, au dehors, le grand air et le mouvement leur donnent de l'appétit et leur font du bien, — à condition toujours que la durée de ce travail ne soit pas exagérée. La besogne exécutée dans les locaux fermés est nettement nuisible. Et que peut valoir pour la santé la corvée consistant à défaire du crin, par exemple, ou à avaler de la poussière des nettoyeurs? Cependant, en consultant les dossiers de chaque enfant au Bureau de l'assistance scolaire, M^{lle} Thurig a constaté que les enfants qui travaillent sont au-dessous de la moyenne quant aux frais de médecin qu'ils occasionnent. Bien plus, il est des enfants souvent malades dont la santé s'améliore dès le moment où ils commencent de travailler. Il n'est cependant pas certain, conclut M^{lle} Thurig, que la morbidité des enfants qui travaillent soit moins grande que chez les autres, car nous devons tenir compte de ce fait que l'enfant perdra difficilement une ou deux heures de travail rétribué pour aller chez le médecin faire soigner un malaise passager; il faudra qu'une maladie sérieuse l'atteigne pour qu'il quitte son travail.

Quant au salaire, calculé par mois, notons que sur 148 garçons, 17 gagnent moins de 10 francs, 60 moins de 20, 66 moins de 30, 5 moins de 40, et 1 moins de 50. Pour les filles, il a été établi que 16 gagnent mensuellement moins de 10 francs, 25 moins de 20, 8 moins de 30, et qu'aucune ne gagne environ 40 ou 50 francs, comme cela est le cas pour quelques garçons.¹

Dans 66 familles, sur 75 interrogées, les parents touchent tout le salaire de l'enfant; dans 1, la moitié; dans 3, l'argent est mis à la caisse d'épargne; dans 5, l'argent est laissé aux enfants, qui s'achètent généralement des souliers, rarement des sucreries. Quant aux pourboires, la moitié seulement des enfants en reçoivent, et le plus souvent très minimes.

L'enquête faite auprès des maîtres, quant à la qualité du travail fourni par des écoliers accomplissant un travail rétribué, a révélé que, sur 180 enfants, le 75,5 % font un travail scolaire médiocre, mauvais, ou très mauvais, et le 24,5 % un

travail scolaire bon ou très bon. Des maîtres constatent qu'il est bon, pour certains garçons de 14 à 15 ans, d'être occupés en dehors de l'école, car trop de temps libre est nuisible; d'autres, que les conditions hygiéniques de la maison paternelle sont si défectueuses, que des enfants ont avantage à faire des commissions au grand air, par exemple.

Mais voici aussi, parmi une vingtaine d'autres cas qui pourraient être cités, la série noire de quelques enfants qui travaillent trop et pour un salaire notoirement insuffisant:

« Un garçon de 14 ans fait des commissions pour une pharmacie cinq heures par jour et nettoie des flacons durant 10 heures, le jeudi, en tout 35 heures de travail, pour 10 fr. par semaine et 1 fr. 25 de pourboire. Travail scolaire assez bon, mais lent. L'enfant paraît fatigué. »

« Un garçon de 12 ans fait des commissions pour un magasin de meubles et défile du crin. Il n'aime pas ce dernier travail, monotone, dans un air empoussiéré. 30 heures 1/2 de travail par semaine. Pâlot et fatigué. »

« Un garçon de 14 ans est commissionnaire pour une imprimerie et fait des nettoyeurs. Il travaille 35 heures par semaine pour un gain de 7 fr. 50. Travail scolaire mauvais. »

« Une fillette de 12 ans fait des travaux ménagers chez des particuliers et travaille 17 heures 1/2 par semaine pour 1 fr. 75 par semaine. Sa mère a demandé sans succès une augmentation. »

Les impressions personnelles de M^{lle} Thurig sur les domiciles vus au courant de son enquête constituent un chapitre attristant de son beau travail. Escaliers tortueux, cuisines sales et encombrées, chambres sombres, humides, où l'électricité brûle parfois toute la journée, air empoisonné d'odeurs de moisi ou de relents d'ordures. « En bas, la rue est plus lumineuse et plus accueillante, — nous citons ici son rapport, — elle est le dernier refuge des enfants. Alors nous évoquons nos petits commissionnaires qui rentreront fatigués dans ces affreux logis; pour ceux-là seuls, le travail après l'école a cet avantage de les tenir un peu plus éloignés de cette atmosphère fétide et malsaine. » — « Les garçons semblent aimer leur travail plus que les fillettes, ajoute M^{lle} Thurig; dans bien des cas, ces enfants ont un petit visage sérieux, mûri, d'hommes et femmes en miniature, conscients de leur valeur et de leur responsabilité; ils paraissent partager le souci quotidien de leurs parents; ils sont alertes, débrouillards, mais rarement gais. »

Outre les salaires beaucoup trop bas et les heures de travail beaucoup trop élevées, l'enquête a révélé que trois enfants de 11, 12 et 13 ans travaillent en fabrique, ce qui constitue une violation de l'art. 70 de la loi sur les fabriques, défendant l'emploi d'enfants de moins de 14 ans révolus.

¹ Déjà l'inégalité de salaires!... (Réd.)

qui conduit aux mondes inconnus dont elle a toujours rêvé. Vers toute la beauté qui existe hors des murs de la sainte maison, elle tend les bras... puis, d'un geste vaincu, elle replie sur son cœur avide et inassouvi ses grandes manches, comme les ailes d'un oiseau qui renonce à s'envoler...

JEANNE VUILLIOMENET.

II. Une lauréate norvégienne du Prix Nobel

Pour la troisième fois, le prix Nobel de littérature vient d'être attribué à une femme. Après Selma Lagerlöf et Grazia Deledda, c'est une Norvégienne, M^{me} Sigrid Undset, dont les œuvres, comportant surtout des romans psychologiques dont l'action est située au moyen âge norvégien, ont été signalées ainsi à l'attention du public cultivé. A cette série appartiennent les trois volumes de *Kirstin Lavridsdatter*, ainsi qu'*Oslo Andersen*, *Nuages printaniers*, *Vivalgot* et *Vigdis*, qui tous ont obtenu un immense succès dans les pays scandinaves, en Allemagne et en Angleterre. « Les portraits d'hommes et surtout de femmes, dans ces romans, sont tracés avec une rare puissance et dans un admirable style, dit le *Temps*. Comme ses illustres compatriotes, Ibsen dans le drame, Hamsun et Bojer dans le roman, M^{me} Undset excelle dans l'invention de l'intrigue qui convient au caractère de ses personnages et qui retient l'attention du lecteur, malgré l'atmosphère un peu lourde du récit. Elle possède une vaste connaissance historique et ethnique pour décrire les milieux du moyen âge, et la science se mêle harmonieusement avec l'art dans ces larges études d'âmes et de mœurs. »

Mais à ces qualités d'érudition et à ce don d'évocation du passé, M^{me} Undset sait aussi joindre une exquise délicatesse et une pénétrante finesse d'analyse. Nous n'en voulons pour preuve que le fragment suivant d'une de ses nouvelles: *Première rencontre avec la pauvreté*, que nous reproduisons d'après notre confrère *La Française*, qui l'a elle-même emprunté à la traduction inédite qu'en donnent *Les Nouvelles Littéraires*. Il s'agit de la très simple histoire

d'une petite fille de sept ans et de sa poupée Gerda. Et cette enfant, devenue femme, raconte comment la poupée vêtue de blanc disparut un jour sans qu'elle pût la retrouver:

« Il est probable que j'aurais oublié la poupée Gerda depuis longtemps, s'il ne me fût arrivé ce que je vais vous raconter maintenant.

« Quelques mois plus tard, notre bonne m'emmena à Balkeby. Je ne me souviens plus bien ce qu'elle devait y faire, peut-être rendre visite à des amis. Enfin, nous arrivâmes à une maison en bois à un étage, serrée entre des immeubles presque neufs, mais menaçant déjà ruine. La maison a dû être démolie depuis, je l'ai cherchée en vain. Je suis pourtant certaine que je l'aurais facilement retrouvée si elle existait encore. Elle était peinte en brun, tirant sur le gris; la peinture qui s'en allait formait des bulles que je m'amusais à percer, pendant que ma bonne était entrée dans une crèmerie pour acheter des gâteaux. Au rez-de-chaussée, il y avait deux magasins: la crèmerie et une petite cordonnerie. C'est là que nous sommes entrées ensuite. »

Et c'est dans cette petite maison pauvre et sordide que la petite fille connut Solveig, l'enfant malade.

« Cela sentait aussi le renfermé dans cette pièce où tout le monde couchait et dont les fenêtres n'étaient jamais ouvertes. Mais moi je croyais que l'air était si mauvais, parce que Solveig avait des tubercules aux hanches et avait été opérée deux fois à l'hôpital. Et je sentis ma gorge se serrer — j'étais triste sans savoir exactement pourquoi.

« Il me fallait enfin dire quelque chose. Et je demandai:

« — Tu ne t'ennuies pas de rester toujours couchée?

« Solveig ne répondit pas tout de suite. Puis elle sortit quelque chose, caché sous les coussins.

« — Papa, m'a donné ceci, dit-elle. C'était une petite boîte à herboriser, peinte en vert, avec un cordon. Et maman m'a donné cela.

« C'était une poupée. Elle avait une tête en porcelaine avec des

Et voici les conclusions de M^{lle} Thurig: « Ne pourrait-on établir un salaire minimum et une durée de travail maximum, interdire certains travaux, en un mot protéger mieux les petits enfants salariés ? »

V. DELACHAUX.

De-ci, De-là...

Le scrutin du « Bund ».

Le « vote blanc » du *Bund*, que nous avons annoncé dans notre précédent numéro, a donné les résultats suivants: pour le droit de vote et d'éligibilité des femmes, 7210 voix; contre ce droit, 4438 voix. Au total, 5627 bulletins rentrés et 11.648 voix valables.

Les suffragistes l'emportent donc par une grosse majorité. Mais si satisfaites que nous en soyons, nous ne pouvons nous empêcher de nous demander si ce résultat prouve véritablement ce que nous voudrions? comme nous nous demandons aussi ce que le *Bund* appelle des « voix valables »? Dans un scrutin pareil, ouvert comme un moulin, sans aucun contrôle, sans aucune garantie, avec des bulletins pouvant licitement contenir le plus savoureux mélange de *oui* et de *non*, sur quelle certitude pouvons-nous nous baser? Impossible de dire quelle proportion des lectrices du *Bund* représentent les réponses, ce qui aurait pu fournir l'évaluation d'un coup de sonde intéressant dans un milieu donné et dans une région donnée, puisque des bulletins en nombre sont venus d'autres cantons, de la Suisse romande, notamment (et le journal serait bien mal venu à s'en plaindre, sa vente au numéro ayant certainement augmenté ce jour-là dans des proportions à réjouir le cœur de tous ses administrateurs!); impossible de savoir si les *oui*, tous de la même écriture, que la rédaction signale avec d'aimables plaisanteries, sur toute une série de bulletins ne sont pas contrebalancés par des séries de *non* de la même main; impossible de savoir si le cas de la petite

cheveux blonds peints dessus et, bien qu'elle fût très sale, je reconnus aussitôt sa robe blanche avec les fleurs et les rubans de soie. C'était Gerda.

« Je rougis, les larmes me montèrent aux yeux. J'avais l'impression que ce fût moi qui avais commis une terrible injustice, je n'osai lever les yeux et ne pus prononcer une seule parole.

« La femme entra au même moment et vit mon visage rougissant. Elle enleva aussitôt la poupée et la mit de côté.

« — Pas montrer cela à une petite fille riche, dit-elle, et elle esquissa un sourire. Tu as des poupées autrement belles chez toi, je pense...

« Je levai les yeux une seconde. Son regard errait dans la pièce et les lèvres se serraient étrangement sur une bouche édentée. Puis elle dit avec une toute autre voix, une voix mielleuse, respectueuse, qui me fit frémir de dégoût et de peur inexplicable:

« — Bien sûr, tu as d'autres poupées plus belles. Mais Solveig, la pauvre, la trouve belle, celle-ci — je l'ai encore achetée pour deux couronnes chez Wollman, pour dire la vérité...

« La femme poursuivit son récit de l'achat de la poupée. Je sentais ses yeux se promener sur ma tête penchée. »

« Je pleurais violemment sur le chemin du retour. Je ne voulais pas dire pourquoi. Mais Hélène dit que je devais être heureuse de ne pas être alitée comme Solveig. Cela me faisait du bien, dit-elle, de voir comment vivent d'autres petites filles. Je pleurais de plus en plus fort. Alors, elle prit peur, me promit des bonbons et me défendit de dire à maman que je l'avais accompagnée à Balkeby... »

Et l'auteur conclut:

« Ce fut ma première rencontre avec la pauvreté. Quelques années plus tard, alors que ma mère me dit un jour que nous étions nous-mêmes devenues pauvres, je me rappelle le sentiment d'angoisse qui me paralysa à cet instant, je me souviens que le rouge brûlait mes joues enfantines. Étions-nous donc condamnés à vivre dans une atmosphère pestilentielle, à courber le dos devant les gens, à les regarder avec des yeux peureux et à leur parler avec une voix humble et mielleuse?... »

« Je devins une grande fille, et je devins femme. J'appris à connaître la vie de mieux en mieux. Aussi la pauvreté.

« Mais la pire pauvreté, je l'avais vue avec l'instinct visionnaire de l'enfant — l'humiliation qui menace les pauvres — ce jour où je me sentis une âme de criminelle, en voyant la femme du cordonnier de Balkeby cacher la poupée Gerda. »

... Ajoutons que M^{me} Undset a l'intention de consacrer entièrement à des œuvres de caractère social le montant du prix qu'elle vient de recevoir. Déjà elle a institué un fonds de 80.000 couronnes, dont les revenus sont destinés à subventionner les parents peu fortunés élevant eux-mêmes des enfants arriérés ou peu capables de développement. C'est là une heureuse idée.

bonne, qui écrit en pleurant pour raconter que ses maîtres l'ont forcée à apposer un *oui*, n'est pas neutralisé par celui de la femme à laquelle son mari a arraché la plume des mains pour mettre *non* à sa place... Il est véritablement difficile de déduire des conclusions sérieuses de pareilles enquêtes, lesquelles, par là même, risquent souvent de faire plus de mal que de bien à notre cause.

Elles ont, du moins, l'avantage de faire parler de nos idées, de les faire discuter, de les imposer à l'attention du grand public... Or, comme il est certain que tout vaut mieux pour nous que la chape de plomb de l'indifférence, réjouissons-nous, en tout cas, de cette discussion qui a fourni de la copie au *Bund* des semaines durant, et qui a ainsi contribué à préparer les voies à notre pétition suffragiste. Car les résultats de celle-ci au moins, telle qu'elle s'organise actuellement, seront alors probants.

Ajoutons encore que tout cet automne, le grand quotidien français, le *Temps*, a également organisé dans ses colonnes une enquête sur le suffrage des femmes, à laquelle ont répondu nombre d'éminentes personnalités. Cela est bien, pour qui connaît ce journal, — et sans mauvais jeu de mots, — un signe des temps.

Le sort de l'Escargot.

Pendant toute la durée de la Saffa, les visiteurs ont pu contempler, sur une pelouse à l'orée de la forêt, l'escargot symbolique, qui, sa double course à travers les rues de Berne achevée, était venu se reposer là. Et des admiratrices ferventes ont parfois, subrepticement, emporté comme une relique un fragment de plâtre peint tombé de la coquille de la brave bête...

Et quand toutes les constructions légères ont été démolies, et quand la charrie qui prépare les moissons nouvelles a passé sur les prairies du Vierefeld, le problème s'est posé des destinées de ce sympathique animal? Irait-il finir ses jours au Musée historique de Berne? serait-il offert au Conseil Fédéral pour orner une des pelouses du Palais Fédéral et rappeler par sa présence à nos législateurs, comme à notre gouvernement, que, si lente que soit la marche des gastéropodes, ils finissent toujours par atteindre le but qu'ils se sont proposé? ou encore, de hautes destinées l'appelant à l'étranger, irait-il à Paris impressionner les sénateurs adversaires du suffrage féminin? ou enfin, préférant une destinée courte et glorieuse à une longue vieillesse dans l'oubli, serait-il livré au marteau du démolisseur?... Nous ne croyons pas commettre d'indiscrétions en disant que ces différentes solutions ont été envisagées. Et, en définitive, ce sont les suffragistes bernoises qui ont assumé la garde du sympathique animal. Puisse-t-il leur porter bonheur et leur être de quelque appui dans la campagne qui s'est ouverte devant elles.

L'aide aux anormaux.

L'Association suisse pour anormaux vient de publier son VIII^{me} rapport. Il s'est certes accompli bien du travail durant les huit années de son existence, mais il reste tant à faire! C'est surtout le manque d'argent qui est le grand obstacle, car en général on peut dire que l'intérêt pour les anormaux, surtout pour les enfants, grandit et se répand de plus en plus dans le grand public. Les recettes de l'Association se sont élevées l'an dernier à 51.603 fr. 80, dans lesquelles la subvention fédérale figure pour 50.000 fr.; les dépenses ont été de 49.469 fr., dont la presque totalité sont des subventions aux différentes institutions pour anormaux. Il va sans dire que cette somme ne représente qu'une très minime partie de celle qui est dépensée en Suisse chaque année. Ainsi, pour 1926, les dépenses des différentes institutions pour aveugles, faibles d'esprit, sourds-muets, épileptiques, etc., se sont élevées à 9.716.886 francs. Bien que ces chiffres soient très élevés, ils sont encore trop faibles, car lorsqu'on lit les rapports de ces institutions, tant en Suisse française qu'en Suisse allemande, c'est toujours la même phrase qui revient: « Urgent besoin d'argent pour telle ou telle amélioration ou réparation nécessaire. » Notons que chacun peut venir en aide à l'Association en devenant membre individuel. La cotisation annuelle minimale est de fr. 5.

L'Association suisse pour anormaux travaille en collaboration étroite avec l'Institut J.-J. Rousseau, à Genève, et le *Heilpädagogische Seminar*, de Zurich. Ce dernier, fondé en 1924, et qui représente pour la Suisse allemande ce qu'est l'Institut J.-J. Rousseau pour la Suisse romande, a fait un tirage à part de son rapport pour 1927. En outre, il a été édité en brochure une conférence de M. H. Hauselmann donnant des détails intéressants sur l'activité du H. P. S.